

*« Les monstres existent vraiment,
les fantômes aussi...
Ils vivent en nous, et parfois ils gagnent... »*
Stephen King



Esprit, es-tu là ?

De

Martine NOEL-M



Prologue

Manquant de peu de faire tomber le portemanteau, Larsen décrocha son blouson au vol et claqua la porte derrière lui. Il enfilait la seconde manche lorsqu'il passa devant le bureau de ses deux autres lieutenants, Sophie Gautier et Daniel Cohen. Avec sa brusquerie coutumière, il lança :

— Lieutenant Cohen, vous m'accompagnez !

Il était déjà arrivé au milieu de l'escalier quand il entendit derrière lui ce qui aurait pu être le bruit d'une course s'il n'y avait eu cette drôle de résonance, un coup mat, un coup sec et métallique.

— Chef ! Je peux venir à la place de Cohen ? Il a un truc urgent à finir...

Larsen leva les yeux au ciel et se retourna pour découvrir le lieutenant Gautier. La jeune femme avait un pied dans un escarpin doré, le second seulement habillé d'un vernis écarlate sur ses ongles. Elle stoppa net sa course, chancelant sur son unique mais vertigineux talon, manquant de peu de le heurter.

Larsen soupira :

— On peut savoir ce que vous faites avec ça aux pieds ? Vous ne trouvez pas ces chaussures un peu décalées par rapport à votre boulot ?

— Oui, je sais, chef ! J'étais seulement en train de les essayer. C'est pour le mariage... Bon, je peux venir ? Juste trois secondes et j'arrive...

Devant le manque d'entrain de Larsen, elle fit une moue de chien battu et insista :

— Allez ! S'il vous plait...

Il lui tourna brusquement le dos et lui jeta par-dessus son épaule :

— Vous avez dit trois secondes ? Je vous préviens que je ne vous attendrai pas !

Il refoula un sourire en écoutant le bruit mat et précipité des pieds nus de la jeune femme sur le vieux parquet du commissariat.

Cela ferait bientôt un an et demi que le lieutenant Sophie Gautier avait intégré l'équipe de Larsen composée des lieutenants Daniel Cohen et Antoine Peyrac. A peine sortie de l'école de police, elle s'était retrouvée confrontée à une affaire qui avait fait la une des médias pendant de longs mois. Plongée dans l'horreur du jour au lendemain et découvrant qu'en fait sa formation ne l'avait que très peu préparée à ce genre de situation, elle avait vite appris et faisait souvent preuve d'initiatives malgré ou peut-être grâce à son responsable direct, peu enclin à une quelconque indulgence.

Larsen était ainsi : juste, mais sans apitoiement. C'était du moins l'image qu'il s'efforçait de renvoyer à ses collaborateurs. Seul le lieutenant Peyrac, son ami de longue date, connaissait vraiment celui qui se cachait derrière la façade. Mais même cette amitié-là restait discrète et les deux hommes n'usaient du tutoiement qu'en privé. Devant les autres, la hiérarchie reprenait ses droits et Antoine redevenait Peyrac.

Tout au début, le lieutenant Gautier avait tenté de percer la carapace afin d'y déloger celui qu'elle pressentait comme le vrai Larsen. En vain ! Au fil des mois, elle s'était donc contentée de braver l'indifférence apparente de son supérieur, quitte à parfois l'exaspérer. Son coéquipier, Cohen, en aurait donné sa main à couper que par moments, l'armure se fendillait, permettant d'entrevoir la lueur fugace d'un subit intérêt ou même d'un certain amusement. Ce qui était sûr, c'était qu'elle ne se laissait plus impressionner par son détachement ni par sa mauvaise humeur chronique qui expliquait peut-être qu'âgé seulement d'une petite dizaine d'années de plus qu'elle, il soit toujours célibataire.

Elle ne cherchait pas non plus à le séduire et aurait préféré se faire couper la langue plutôt que d'avouer qu'elle le trouvait attirant derrière ses airs bourrus. Elle restait donc égale à elle-même, dût-il la faire muter ailleurs. Et ça, elle aurait bien parié qu'il ne le ferait pas. Le petit jeu du chat et de la souris

qui s'était subrepticement glissé entre eux leur manquerait trop, à l'un comme à l'autre.

De son côté, Larsen avait fait de son mieux pour canaliser l'exubérance de la jeune femme qu'il n'avait pas été loin de prendre au début pour de l'insolence. Elle était tout simplement d'un naturel désarmant, surtout pour lui qui s'empêtrait depuis des années dans un carcan d'autorité et d'introversión. Il reconnaissait même, en son for intérieur, être parfois injustement avare de compliments, tout particulièrement envers elle. Peut-être pour maintenir une certaine distance entre elle et lui, comme si cette fille lui fichait la trouille. Dès qu'il l'avait vue mettre les pieds dans son service, il s'était senti en danger. Pas du genre de péril qu'ils avaient, les uns comme les autres, l'occasion de côtoyer, mais un danger bien plus subtil qui conduit à baisser sa garde et à se laisser manger tout cru.

Tout prudent qu'il était, il avait bien failli se faire avoir. C'était quelques mois après que l'affaire du « tueur aux roses rouges » ¹fut classée. Il s'était risqué à l'inviter à dîner, histoire de rattraper tous les sandwiches avalés sur le pouce au cours de l'enquête. Du moins, après avoir longtemps

¹ « Anonymement vôtre » publié en 2015

tergiversé, c'était le prétexte qu'il s'était donné, n'étant pas lui-même persuadé de sa véracité. En tout cas, suivant un coup de tête final imprévisible, il s'était présenté au domicile de Sophie. Elle avait ouvert alors qu'il s'apprêtait déjà à faire demi-tour, mesurant soudain son imprudence. La vue de ses jambes hâlées que dévoilait un short minimaliste l'avait conforté dans l'idée qu'il faisait une erreur. Heureusement pour lui, elle n'était pas disponible et il s'était empressé de saisir cette providence pour s'enfuir sans y perdre trop de panache.

Cela ne s'était pas reproduit. Et n'était pas près de se reproduire, il y veillait. Il y veillait à tel point qu'il évitait même, autant que faire se peut, de partir seul avec elle sur une enquête, comme il le faisait auparavant. Il avait conscience que cela exaspérait Gautier et que les autres commençaient à ne plus être dupes sur les raisons d'une telle mise à l'écart. Peyrac, notamment, y avait gentiment fait allusion, comme pour le mettre en garde. S'il persistait à garder sa réserve, nul doute que cela finirait par paraître autre chose que du hasard.

Depuis l'été, le commissariat avait retrouvé sa routine avec son lot de plaintes, de mains-courantes, d'agressions et de trafics en tout genre.

Seuls interludes à ce train-train, les préparatifs du mariage de Cohen et ceux, moins festifs, du divorce de Peyrac. La passion, fût-elle amoureuse ou professionnelle, ne facilitait pas nécessairement une

vie de famille et le lieutenant Antoine Peyrac faisait les frais d'un penchant pour les deux. L'épouse du séduisant quinquagénaire s'était définitivement lassée des nuits de garde ou de filature plus ou moins réelles du policier. Sans enfant, le couple avait donc entamé une procédure de séparation à l'amiable.

Cohen, quant à lui, nageait à la fois dans le bonheur et dans la complexité de l'élaboration d'une noce répondant aux critères des familles respectives. Si on lui avait demandé son avis, il se serait contenté de deux témoins et quelques amis dont faisaient justement partie Larsen, Peyrac et Gautier.

Le calme tout provisoire du commissariat permettait donc aux uns comme aux autres de réfléchir à un plan de table ou de chausser des escarpins afin de les faire à ses pieds en attendant le jour J.

Pourtant, un fait, au départ anodin, anima enfin le quotidien de l'équipe...

Chapitre 1

25 avril

Tout commença par une plainte pour dégâts volontaires déposée contre X par un certain Arnaud Brisson-Ferrant.

Bien qu'au cœur d'un démantèlement d'un réseau de dealers, Larsen et son équipe avaient été expressément sollicités par Javant, le substitut du procureur afin de prendre en charge cette enquête. Par sa notoriété, ce Brisson-Ferrant semblait avoir suscité des espoirs pour la prochaine campagne municipale et cela méritait que l'on diligente quatre officiers de police pour régler son problème. Aussi, dans le cadre de l'enquête préliminaire, Peyrac et Cohen se rendirent sur le chantier où avaient eu lieu les dégradations.

Il s'agissait d'un ancien prieuré dissimulé aux yeux de l'agglomération toute proche par un parc touffu et mal entretenu ceinturé de hauts murs de pierres écroulés par endroits. Il y avait fort à parier

d'ailleurs qu'il serait très bientôt rattrapé par les constructions urbaines avant d'être un jour sans doute totalement absorbé. Ils franchirent d'imposantes grilles rongées par la rouille puis remontèrent l'allée gravillonnée creusée d'ornières. Celle-ci s'élargit peu à peu jusqu'à une intimidante bâtisse grise à un étage, à moitié dévorée par le lierre, flanquée à une extrémité d'un cèdre dont l'ombre démesurée gommait le moindre éclat de lumière et à l'autre, de ce qui semblait être, au vu des vitraux, une chapelle.

L'austérité qui se dégagait de l'endroit impressionna d'emblée les deux policiers. Ce fut en silence qu'ils garèrent leur véhicule près des camionnettes que plusieurs ouvriers délestaient de leur chargement. Peyrac intercepta l'un d'eux avant qu'il ne disparaisse sous l'arche en ogive qui devait être l'entrée principale, restée ouverte aux courants d'air pour faciliter le va-et-vient. On lui indiqua qu'il trouverait le propriétaire dans l'aile gauche où se situait la partie privée. Alors qu'ils longeaient la demeure, la vue s'éclaircit enfin par-delà l'ombrage du grand cèdre. D'ici, on devinait mieux le tracé flou d'un ancien jardin à la française égayé de rosiers devenus presque sauvages, et de buissons de buis dont les jeunes pousses vert tendre ébouriffaient les massifs. Sur une terrasse gravillonnée, une table et quelques chaises en plastique blanc tranchaient sur la rigidité des lieux.

— Messieurs ! Par ici, je vous prie !

L'homme qui les interpellait de loin se trouvait justement au milieu d'un des parterres de fleurs et brandissait un sécateur en signe de salut. Ils bifurquèrent dans sa direction tandis que celui-ci s'essuyait grossièrement les mains sur son jean tout en s'avançant vers eux.

— Permettez-moi de me présenter. Je suis Arnaud Brisson-Ferrant !

Les manches retroussées, il tendit une poigne ferme aux deux policiers.

De près, les deux lieutenants l'auraient volontiers pris pour le jardinier, mais sûrement pas pour un personnage de haute importance comme l'avait laissé entendre le substitut du procureur.

Pull effiloché sur un Levi's élimé tombant en accordéon sur des godillots terreux, l'homme ne payait pas de mine. Sous son crâne aux cheveux blancs clairsemés, le regard assombri par de longs sourcils en broussaille surmontait de profonds sillons encadrant comme deux parenthèses un nez épais et criblé de minuscules trous.

Pourtant, l'élocution aux accents mondains trahissait ses origines.

— Je suis désolé de vous accueillir dans cette tenue. Je pourrais embaucher du personnel, mais il se trouve que j'adore me livrer à cette activité. Lorsque je commence, je ne vois pas le temps passer.

D'un geste large de la main, il balaya l'espace autour de lui :

— Comme vous pouvez le constater, j'ai largement de quoi faire ! Puis-je vous offrir un rafraichissement ?

Peyrac déclina poliment puis enchaina :

— Récemment, vous avez déposé plainte pour dégradations. Nous sommes là pour établir...

Brisson-Ferrant l'interrompt :

— Ah ! Je sais ! Drôle d'histoire, non ? Mais en fait, je regrette un peu d'avoir cédé à la pression de mon maitre d'œuvre. C'est lui qui m'a convaincu d'aller au commissariat. Tous ces incidents sont bien sûr dommageables, car ils retardent un peu les travaux, mais il n'y a rien de bien grave dans tout cela, j'en suis persuadé.

— Eh bien ! Nous sommes justement là pour observer ce qui en est exactement, sauf si vous voulez retirer votre plainte, évidemment.

— Je suis embarrassé... Contrairement à ce que vous pourriez croire, je suis un paysan. J'ai les deux pieds bien ancrés dans la bonne terre et ces histoires me passent un peu au-dessus de la tête. Mais... Allez donc voir monsieur Alvès ! Il vous expliquera mieux que moi. Il doit être avec ses ouvriers...

Peyrac et Cohen prirent congé de leur hôte qui, pensif, les regarda s'éloigner en se grattant la nuque.

— Avec ses soi-disant origines paysannes, il

fait un peu pédant, non ? En tout cas, il faudrait savoir ce qu'il veut ! maugréa Cohen. Soit il y a matière à se plaindre, soit l'affaire est classée !

— Attendons d'entendre la version du dénommé Alvès...

Ils pénétrèrent dans la bâtisse et parcoururent un dédale de couloirs encombrés de bâches et d'échafaudages, enjambèrent des pots de peinture, se baissèrent pour éviter des madriers et contournèrent des artisans sciant ou ponçant dans un nuage de poussière blanche.

Ils trouvèrent enfin l'homme accroupi sur le sol d'une salle de bain.

— Monsieur Alvès ? demanda Cohen.

A la vue de la carte tricolore, il se releva avec difficulté et massa ses lombaires douloureuses.

— Oui ! Dino Alvès, pour vous servir !

— Nous sommes chargés d'enquêter au sujet de la plainte. Monsieur Brisson-Ferrand pense que vous serez plus à même de répondre à nos questions.

Il haussa une épaule et rajusta sa ceinture sur son ventre proéminent. Frottant ses genoux blanchis, il ramassa sa veste abandonnée quelques mètres plus loin. Il l'enfila après l'avoir secouée tout aussi énergiquement.

— Ma femme va encore me dire que j'aurais pu me changer avant d'aller sur le chantier. Sûr que j'aurai droit à « la soupe à la grimace » ! Vous savez

comment elles sont ! soupira-t-il en prenant Peyrac à témoin.

Celui-ci coula un regard en biais à Cohen signifiant peut-être « tu vois ce qui t'attend ? », tout en esquissant un sourire de connivence masculine. Alvès poursuivit :

— Sous prétexte que je suis le patron, je devrais rester le derrière sur ma chaise de bureau ? C'est pas comme ça que ça marche ! Elle râle parce que je ramène du plâtre sur mes vêtements ou du sable sous mes chaussures. Mais comment faire autrement ? Je dois parfois mettre la main à la pâte. Vivement la retraite ! A soixante-sept ans, je l'ai bien méritée, pas vrai ?

Sans attendre une quelconque réponse, il regarda autour de lui et récupéra un niveau à bulle qu'il exhiba triomphalement :

— Tiens ! Ça, par exemple ! Vous avez vu comme moi qu'il était là, sous mon nez ? Eh bien, avant votre arrivée j'ai perdu un quart d'heure à le chercher ! Et c'est tout le temps comme ça. C'est rien de bien méchant, vous me direz, mais c'est le genre d'agaceries dont moi et mon équipe, on se passerait bien.

— Ça se produit souvent que des objets disparaissent et réapparaissent ? demanda Peyrac.

— Continuellement ! Depuis qu'on a commencé ce chantier, les outils semblent comme ensorcelés. C'est des crayons à mine, une règle ou des gants,

quantité de pinces et autres tenailles, des choses pour la plupart sans grande valeur d'ailleurs ! On les retrouve dans des endroits insolites comme la bibliothèque ou le jardin quand il ne faut pas tout bonnement les remplacer après avoir perdu du temps à les chercher. Pendant ce temps, le travail n'avance pas !

— Vous avez, paraît-il, convaincu monsieur Brisson-Ferrant de déposer une plainte pour dégradations. Cela n'a rien à voir avec ce que vous nous expliquez ? demanda Cohen.

— Non ! C'est autre chose. Ce que je viens de vous dire, ça se passe la journée et sous notre nez si je puis dire. Pour le reste, c'est quand il n'y a plus personne... Mais on peut aller discuter de ça dehors, au soleil ? J'en profiterai pour en fumer une. Pas vous ?

Cohen n'avait jamais fumé de sa vie. Peyrac déclina l'offre. Il avait arrêté. Alvès sembla admiratif :

— Ah, moi j'ai déjà essayé de décrocher, mais j'ai pas pu. C'est plus fort que moi, au bout de quinze jours, je craque.

D'un pas lourd mais avec une dextérité qui montrait l'habitude, Alvès leur fit faire le chemin inverse, slalomant au milieu de ce parcours d'embûches qu'était un chantier en activité.

Le jardin leur apparut comme un véritable havre de paix où les bruits de marteaux ou de scies

circulaires ne parvenaient plus qu'assourdis. Peyrac regarda autour de lui. Le domaine avait dû être immense pour abriter un couvent de cette taille. Il imagina qu'il avait dû être morcelé au fil du temps pour renflouer les comptes en banque et rendre ainsi plus facile la gestion d'un tel patrimoine. Le parc avait désormais des dimensions raisonnables tout en ayant conservé charme et mystère.

Alvès surprit le regard de Peyrac et, devinant sans doute ses pensées, il les invita à s'asseoir sur la margelle moussue d'une des fontaines qui ornaient les jardins. Il railla :

— Y a du boulot, hein ? Il veut transformer ça en maison d'hôtes de standing avec une piscine chauffée à l'arrière, côté ensoleillement. Il était négociant en vins de Champagne. Faut croire qu'il a dû être séduit par ces quelques pieds de vigne là-bas, qui ont résisté aux mauvaises herbes. A le voir, on ne devinerait pas qu'il est à la tête d'une fortune ! Dès qu'il a cinq minutes, il enfile des guenilles que même un indigent ne mettrait pas et il jardine. Il a juré de tailler tout ce qui dépassait, on dirait. Il a pas fini !

Il sortit son paquet de cigarettes de sa poche de veste. Il en alluma une avec un briquet publicitaire et en exhala une bouffée avant de poursuivre comme pour lui-même :

— La bâtisse date du XIIe siècle. Quand j'étais gosse, c'était des sœurs cloitrées qui vivaient ici, des

carmélites si vous préférez. Mais avant elles, on dit qu'il y aurait eu des moines dominicains. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les religieuses ont été déplacées et en cinquante ans, le prieuré n'avait jamais été mis en vente. L'évêché a tenté de le conserver, coûte que coûte, mais c'est pas facile de sauvegarder quelque chose d'aussi important ! Le côté gauche où habitent les propriétaires avait été retapé il y a longtemps. On disait à l'époque que les curés voulaient en faire un centre d'hébergement pour adultes en difficultés. Vu les frais, ils ont abandonné l'idée, au grand soulagement des riverains. Mais maintenant, l'isolation et l'électricité sont à refaire. Pour le reste, ce sont des murs à abattre, d'autres à remonter et la vingtaine de pièces à réorganiser en salle de restaurant, cuisine, chambres et salles de bain individuelles avec jacuzzi, sans oublier un sauna. On agrandit d'un côté, on réduit de l'autre et tout ça en préservant le cachet de la demeure. Ce sera mon dernier contrat et j'aimerais bien le terminer dans les délais. Après, je m'arrête ! La retraite, enfin !

— Monsieur Alvès, si nous en venions à ce qui nous amène !

— Ah, c'est vrai, je bavarde, mais ce que je vous raconte pourrait vous servir ! En fait, j'ai rarement rencontré autant de difficultés avec un chantier. Comme s'il nous portait la poisse ! Toutes les semaines, j'ai des ouvriers qui se blessent, des machines qui se grippent...

— Sévères, les blessures ? l'interrompt Peyrac.

— Ça se pourrait ! Il suffit de choper une saleté par-dessus et ça vous emporte un homme ! Un pouce à recoudre, une meuleuse qui ripe sur un bras, plusieurs autres plaies dont une grave sur un pied. Heureusement que mon gars avait ses chaussures de chantier pour amortir, sinon il y perdait ses orteils ! Ça c'est pour les cas les plus sérieux qui ont nécessité un passage aux urgences. Le reste, c'était des petits incidents de marteaux qui glissent et écrasent les doigts. Jamais mes ouvriers n'ont accumulé autant de maladresse ou de malchance ! Et puis, il y a eu cette fichue chape qui refusait de prendre...

— Celle que vous inspectiez tout à l'heure ?

— Non ! Je vais vous la montrer, toujours la même ! D'habitude, quelques jours suffisent pour que le ciment se solidifie. Les autres n'ont posé aucun problème, mais celle-ci, je ne sais pas pourquoi le mortier est resté sablonneux et il a fallu recommencer.

— C'est vous qui l'aviez faite ? demanda Peyrac.

— Non ! Je suis bien maçon, mais je ne fais plus ce genre de chose maintenant. C'était un de mes ouvriers qui supervisait. Je me suis même pris la tête avec lui alors qu'il travaille pour moi depuis quatorze ans ! C'est un de mes employés les plus compétents ! Il a failli me laisser tomber. Il n'aurait

plus manqué que ça pour finir de me mettre dans la panade... J'ai eu tort de l'accuser, mais faut comprendre ! Le temps, c'est de l'argent et tout ce temps perdu à faire et refaire... Après, j'ai pensé que c'était le fournisseur. Je suis allé voir où il stockait ses sacs et s'il ne les entreposait pas, par hasard, aux quatre vents et à l'humidité. C'était pas le cas non plus ! J'en ai été quitte pour en racheter de nouveaux et recommencer ! Cette fois-ci, la chape s'est fendue de part en part, comme si on avait donné un grand coup au milieu. J'ai tout contrôlé moi-même de A à Z, en me disant que je ne pourrais m'en prendre qu'à moi si ça n'allait pas.

— Et alors ? Que s'est-il passé cette fois-ci ? s'impatienta Cohen. Vous pensez que quelqu'un sabote volontairement votre chantier ?

Soufflant une dernière bouffée, Alvès écrasa sa cigarette sous son talon puis, regardant autour de lui, il eut visiblement l'air embarrassé pour répondre :

— Venez avec moi que je vous montre !

Ils le suivirent vers l'aile droite, pénétrèrent dans un vaste hall d'où partait un grand escalier. A gauche, un long couloir encombré de matériaux et d'outillages desservait de nombreuses pièces d'où rentraient et sortaient des ouvriers. L'une d'elles, presque en face de l'entrée, avait une large porte pleine et très ouvragée grande ouverte. Il devait s'agir sans doute de la bibliothèque à en juger par

les livres que l'on apercevait en rangs serrés sur les rayonnages. A droite, une autre en ogive donnait sur la chapelle...

De par ses dimensions plutôt modestes, celle-ci était plus un oratoire, un lieu de prières comme il s'en trouve dans certaines congrégations. La nef était vide et ne subsistaient de ses anciennes fonctions que les vitraux par lesquels filtrait la lumière tamisée du soleil, un retable massif en bois polychrome ainsi qu'un énorme bénitier enchâssé dans une alcôve, trop imposant pour être déplacé.

Tandis que leurs pas résonnaient sur la dalle grise et glacée, on percevait l'écho de la grosse voix de Dino Alvès qui parut soudain importune :

— Il veut la transformer en bibliothèque. Celle que l'on aperçoit en entrant sera débarrassée de près d'un millier de bouquins qui sont là depuis des lustres pour servir ensuite de bar.

Cohen leva la tête pour contempler la voûte en pierre ainsi que les niches désertées par leurs saints, les colonnes ornées d'angelots aux paupières closes. Clandestinement, les premières notes de la Marche nuptiale de Mendelssohn lui emplirent les oreilles. Plus que quelques semaines et il serait un homme marié...

— Voilà ! C'est ici !

Cohen revint sur terre. Alvès leur indiquait quelque chose du doigt. Les deux policiers ne virent rien de particulier, mais tandis que leurs yeux

s'accoutumaient au clair-obscur, l'artisan s'accroupit pour mieux leur montrer. Ils l'imitèrent et ce qu'ils découvrirent déçut un peu leur excitation d'enquêteurs. Des empreintes de pas concentrées sur environ deux mètres carrés. Des marques minuscules sur le béton frais.

— C'est pour ces pattes de chats que vous avez incité monsieur Brisson-Ferrant à porter plainte ? Vous n'êtes pas sérieux, là, monsieur Alvès ? le sermonna Peyrac en se relevant.

Cohen le retint :

— Attends ! Regarde mieux ! Ce ne sont pas des traces de pattes.

Peyrac s'accroupit de nouveau pour reconsidérer le problème tandis qu'Alvès tentait de se justifier :

— Heureusement que votre collègue a une meilleure vue que vous ! Il y en a surtout là, mais on en trouve un peu partout.

Il désigna d'un geste large les différents endroits où l'on observait les empreintes, puis resta silencieux quelques instants avant de poursuivre :

— Je vous dirai que ça ne va pas m'empêcher, cette fois-ci, de poser le parquet, mais quand même ! Au bout d'un moment, ça commence à faire beaucoup et j'ai jugé qu'il valait mieux prendre les devants au cas où ça dégénèrerait !

— A quoi pensez-vous exactement ?

— Ché pas ! Je le sens pas bien, tout ça. Et puis,

vous trouvez normal un truc pareil ?

Les deux policiers ne répondirent pas. En observant mieux, on pouvait voir de minuscules pieds d'enfant...

Sans autres commentaires, ils firent des clichés sous le regard impatient d'Alvès. Il s'attendait à ce que cette découverte provoque une réaction, un semblant d'étonnement et le mutisme des deux lieutenants le décevait. N'allait-on pas lui reprocher d'avoir poussé Brisson-Ferrant à porter plainte pour des peccadilles ?

Quand ils eurent terminé, Peyrac se tourna enfin vers l'entrepreneur :

— Avez-vous trouvé des traces d'effraction ?

— Non ! Rien !

— Quelqu'un peut-il s'introduire de nuit sur le chantier à l'insu des propriétaires ?

— Vous avez aperçu comme moi le parc ? Il y a bien une grille, mais qui n'est pas cadenassée, et tout autour de la propriété, rien n'est hermétique. Les murs d'enceinte sont écroulés à de nombreux endroits et inexistantes à d'autres. N'importe qui peut y pénétrer. Je ferme moi-même de l'intérieur toutes les issues derrière nous à la fin de la journée. Les Brisson-Ferrant m'ont donné une clé de l'entrée principale. Une fois claquemurés chez eux, ils ne voient et n'entendent rien de ce qui se passe sur le chantier puisqu'il y a une porte qui communique entre les deux parties.

— Cette porte est verrouillée ?

— La plupart du temps, oui, je présume ! Il arrive parfois à monsieur Brisson-Ferrant de passer par là pour venir voir l'avancée des travaux. Savoir s'il referme à chaque fois derrière lui, ça, je peux pas vous dire.

— Qui habite dans la partie privée ? demanda le lieutenant Peyrac.

— Le propriétaire et sa femme avec leur fils.

— Quel âge, le fils ?

— Dix-sept, dix-huit ans ! Pas de l'âge en tout cas à laisser des empreintes de cette taille. Et ils n'ont ni chien ni chat...

— Et vous, vous avez une explication à tout cela, monsieur Alvès ? l'interrogea Cohen.

Alvès fit une grimace et écarta les bras en signe d'ignorance.

— Connaissez-vous des gens qui auraient intérêt à retarder l'avancement des travaux ou qui en voudraient au propriétaire ?

Le chef de chantier sembla hésiter pour finalement se dérober :

— Non ! Pas à ma connaissance.

— Vous nous avez dit tout à l'heure que de connaître l'histoire du prieuré pourrait nous aider dans notre enquête. Pour quelles raisons ?

Alvès se mordilla nerveusement la lèvre inférieure avant de répondre :

— C'est un endroit pas banal qui a un vécu... Je

me suis toujours demandé pourquoi les curés ne l'avaient pas mis en vente plus tôt. Et quand bien même ! Pour autant, seraient-ils parvenus à s'en défaire ?



Les deux lieutenants revinrent saluer leur hôte. Peyrac lui certifia qu'ils avaient pris bonne note de tous les éléments et qu'ils allaient faire en sorte que tout cela rentre dans l'ordre au plus vite.

Une fois dans leur véhicule, Cohen ironisa sur l'aplomb évident de son coéquipier.

— Ça ne mange pas de pain de rassurer les gens ! lui répondit celui-ci en s'engouffrant dans la voiture.

Après avoir démarré, Peyrac observa un silence avant de lancer à Cohen :

— Il me semble flagrant que le dénommé Alvès ne nous dit pas tout ce qu'il sait. Tu ne crois pas ?

— Hmm !

Cohen resta songeur puis il lança :

— Ça ne te paraît pas étrange tout ça ? Des objets qui disparaissent, des ouvriers qui se blessent et puis cette chape... Comment expliques-tu ces pas d'enfants ?

— Attends, Cohen ! Pour les empreintes de pas, c'est vrai, pour le moment j'ai pas trop d'explications. Pour le reste, c'est peut-être le manque de chance. Ça arrive à tout le monde d'être distrait et d'égarer ses outils en bricolant ou de se

faire mal. Tiens, moi, pas plus tard qu'hier...

— Et pour la chape qui se brise sans raison et à plusieurs reprises ? Tu en as une d'explication ? Et dans la chapelle, en plus. Pas ailleurs...

Peyrac se moqua :

— Tu soupçonnes que ce chantier est maudit ? J'imagine la tête de Larsen quand on lui annoncera que nous devons embaucher un prêtre exorciste !

Il éclata de rire.

— T'es incroyable, Cohen ! Il y a toujours une explication à tout ! Et on est justement payés pour la trouver ! Et on va la trouver !

∞∞

Immobile devant la chapelle, Dino Alvès les regarda s'éloigner.

Il ne voulait pourtant pas se monter le bourrichon avec ces histoires à dormir debout ! Malgré tout, avec la meilleure volonté du monde, depuis quelque temps, il ne pouvait s'empêcher d'évoquer tous les bruits qui avaient alimenté ses fantasmes d'enfant ainsi que ceux de ses concitoyens, il y avait bien des années auparavant.

Chapitre 2

26 avril

— Chef ! J'ai appris des choses incroyables concernant le prieuré !

Comme pris en faute, Larsen reposa précipitamment sa cigarette électronique dans son tiroir de bureau. Il y avait des mois qu'il tentait désespérément de décrocher avec le tabac et finalement, il s'était vite rendu compte qu'il était seulement passé d'une addiction à une autre. Cette triste constatation le faisait se sentir coupable chaque fois qu'il saisissait ce maudit fac-similé.

— Vous ne pouvez pas frapper avant d'entrer, non ?

Le lieutenant Gautier marqua une pause, amorça une marche arrière puis se ravisant, claqua la porte d'un coup de talon et s'avança vers son supérieur :

— Désolée, chef ! Mais je suis sûre que ça va vous intéresser !

Elle posa une demi-fesse sur l'angle du bureau et ajouta :

— Et ne vous gênez pas pour moi si vous avez envie de fumer ! Ça ne me dérange pas !

Devant le culot conscient ou non de la jeune femme — il n'aurait su se prononcer —, Larsen capitula, comme bien souvent, et recula son siège d'un mouvement de pied, mettant volontairement une bonne cinquantaine de centimètres supplémentaires entre elle et lui. Peyrac, avec qui il partageait habituellement son bureau, étant absent, ce genre de tête-à-tête continuait à le rendre nerveux.

— Je vous écoute, Gautier ! Qu'y a-t-il ?

— Hier soir, quand Peyrac et Cohen ont fait leur rapport concernant les bizarreries qu'ils avaient constaté au prieuré — Gautier négligea sciemment le haussement de sourcils de Larsen et poursuivit — cette histoire m'a intriguée.

— Et... ? la coupa-t-il dans un soupir.

— Et, justement, j'ai peut-être une explication...

— Déjà ? Vous m'épaterez toujours Gautier !

La jeune femme sourit et ignora encore l'ironie.

— Figurez-vous qu'hier soir, donc, j'étais invitée chez les Santorho²... Vous vous souvenez d'eux ?

— Evidemment !

— Au cours de la discussion, ils voulaient

² « Anonymement vôtre »

savoir si ma famille ne me manquait pas trop, si je les voyais souvent...

— Allez au fait, s'il vous plait !

— Ils disaient qu'eux n'étaient jamais partis. De fil en aiguille, l'idée m'est venue qu'étant tous deux originaires d'ici, ils connaissent peut-être le prieuré Sainte Marie... J'ai adroitement amené la conversation sur le sujet et bingo ! Bon, en ce qui concerne madame Santorho, elle voit où il se trouve, mais ne sait rien d'autre ! Mais lui, non seulement il le connaît, mais sa mère y a travaillé dans les années soixante, lorsqu'il n'était qu'un gamin. Elle y bossait comme femme de ménage. Et tenez-vous bien, pendant qu'elle y était employée, il s'est passé un truc très troublant ! Figurez-vous que des ouvriers venus réparer une canalisation ont découvert un cimetière derrière le prieuré. Il était sous un grand carré d'herbes fleuries de crocus que rien ne distinguait du reste de la végétation. Ils ont trouvé là une cinquantaine de fœtus et de bébés. Aussitôt, vous pensez bien qu'il y a eu branle-bas de combat ! Une enquête administrative a été diligentée par les hauts membres du clergé afin d'en déterminer les origines. Après examen, les faits s'avérant très anciens, aucune responsabilité n'a été engagée et les petits corps ont reçu une bénédiction suivie d'une sépulture plus adaptée.

— Je ne vois pas vraiment ce que...

— J'en viens au fait que l'affaire aurait pu

s'arrêter là si des rumeurs n'avaient commencé à circuler. Pratiques occultes, satanisme et autres messes noires ont alimenté la presse pendant des mois. On racontait que de drôles de lueurs dansaient dans le parc dès la nuit tombée et que l'on pouvait entendre des pleurs d'enfants si l'on avait le courage de franchir les grilles de la propriété...

— Stop, Gautier ! J'ignore où vous voulez en venir mais...

— Mais laissez-moi terminer, chef ! Je disais donc qu'à l'époque, il y avait toujours dans la sphère familiale ou sociale, un ami de l'ami d'un ami qui pouvait certifier avoir été témoin de quelque chose. Manuel Santorho n'était qu'un gosse à ce moment-là, mais il se souvient très bien de s'être passionné pour cette histoire. Tous les soirs, il essayait de tirer les vers du nez de sa mère pour se pavaner le lendemain devant ses copains d'école. S'il échouait, il inventait même sa propre version, comme ont dû le faire un paquet de gens avant lui. Et puis, petit à petit, tout le monde s'en est désintéressé, les bruits se sont tus, sa mère a changé de patrons et...

— Et en quoi cela nous éclaire-t-il sur les dégradations ? J'avoue que je ne vous suis pas...

— Mon histoire n'est pas finie ! J'ai fait quelques recherches ce matin, et j'ai trouvé trace de plusieurs rapports datant de ces vingt-quatre derniers mois...

— Oui ! Et alors ?